

se rencontrer ; et grâce à l'angle de la maison, il pouvait les surveiller sans être vu. L'homme aux cheveux roux fit quelques pas en avant et désigna à M. Halt un petit café de matelots, à l'enseigne du *Soleil Levant*. Lafortune les suivit de l'œil, et quand ils furent entrés, il se dirigea lui-même vers la porte du café, comme s'il eut voulu y entrer derrière eux.

— Non, fit-il, après un moment d'hésitation. J'ai vu ce que je voulais voir. Je sais que la lettre ne m'avait pas trompé. Trop de précipitation risquerait inutilement de tout compromettre, et je retrouverai toujours mon lièvre au gîte. Mieux vaut aller voir mon vieil ami M. Burel qui doit avoir des choses intéressantes à me dire sur l'homme aux cheveux roux.

Lafortune n'eut pas plutôt le dos tourné, que Joe parut soudainement sortir de dessous terre, et s'avança vers la porte du café du *Soleil Levant*.

Mais M. Robert Halt et l'homme aux cheveux roux étaient attablés dans un cabinet particulier, au fond duquel leur silhouette apparaissait à peine à travers un coin de porte entr'ouverte.

Ah ! si je pouvais seulement entendre un mot, dit Joe, mais pas moyen !

Tout en cherchant une idée, il regardait autour de lui.

Tout à coup, son œil s'illumina.

— J'ai mon affaire, dit-il.

Joe fit signe à un garçon qui s'approcha de lui aussitôt.

— Dites donc l'ami. Il y avait autrefois dans le plafond de ce cabinet—et il montrait celui où l'homme à cheveux roux était entré—une petite ouverture carrée qui correspondait avec la chambre du *boss* à l'étage au-dessus.

— Tiens, vous connaissez ça ?

— Oui, y est-elle toujours ?

— Sans doute, mais je ne vois pas...

— Ecoute, fit Joe en clignant de l'œil, chacun a ses affaires, n'est-ce pas ? Je suis chargé par une femme jalouse de savoir ce qui se manigance entre son amoureux et cet étranger. Il y a une piastre pour toi, si tu me fais entrer dans la chambre du patron, et si tu m'y laisses le temps que ces deux individus seront ici.

Le garçon parut hésiter, puis causa quelques instants à voix basse avec le gamin.

— C'est arrangé, dit-il enfin ; mais vous me promettez le secret. Suivez-moi.

Deux minutes après, Joe était installé à plat ventre sur le parquet de la chambre, l'oreille tendue vers l'ouverture qui communiquait avec le cabinet ; et il ne perdait pas un mot de la conversation de M. Robert Halt avec l'inconnu aux cheveux roux.

Il faut croire que cette conversation lui ouvrit des horizons nouveaux ; car sa physionomie donnait des signes non équivoques de la surprise la plus intense.

Lafortune avait été moins heureux que le gamin, dans ses recherches. M. Burel s'était borné à lui affirmer gravement qu'il avait vu l'homme aux cheveux roux et que c'était un voyageur de commerce, débarqué depuis deux ou trois jours, de mœurs fort paisibles et vivant à l'hôtel, sans qu'on pût rien remarquer de suspect dans ses allures.

L'entretien de cet homme, beaucoup moins paisible que ne le supposait la police de Trois-Rivières, avec le jeune professeur de chant, dura un peu plus du quart d'heure annoncé d'abord. Quand ils furent sortis l'un et l'autre de leur cabinet, le garçon vint délivrer Joe qui s'empressa de descendre avec lui.

— Connais-tu ces individus ? fit Joe, en lui glissant dans la main une nouvelle pièce de monnaie.

— Il y en a un que je n'ai jamais vu. L'autre, celui qui a des cheveux roux, est débarqué samedi dernier.

— Par le *Richelieu* ?

— Non, il est descendu d'une petite goélette qui ne s'est arrêtée que le temps de le mettre à terre.

Ah ! fit Joe, avec un brusque mouvement tout de suite réprimé, sais-tu le nom de la goélette ?

— Non, mais il y a dans le *bar* des marins qui étaient sur

le port, au moment de son entrée et qui doivent le savoir. Je les ai entendus se demander si c'était un bateau de commerce ou un bâtiment de plaisance.

— Pourrais-tu leur demander son nom, sans faire mine de rien ?

— Si ça vous fait plaisir, fit le garçon qui se dirigea vers le *bar*, puis revint au bout de deux ou trois minutes et glissa, en passant, dans l'oreille de Joe :

— C'est une goélette qui passe de temps en temps, au large, mais qui ne s'arrête jamais dans notre ville. Elle s'appelle la *Marie-Anne*.

Joe fit un brusque mouvement en arrière.

— Allons, dit-il, ça se corse ! C'est une fière veine, tout de même, que ce gueux là ait eu l'idée de conduire M. Halt au *Soleil Levant*, juste au dessous de la trappe dont je me suis servi tant de fois quand j'étais enfant, pour faire passer des bouteilles de contrebande. Mais il paraît, tout de même, ajouta-t-il, que c'est une machine diablement compliquée. Je crois décidément qu'il y aura du *fun*.

Mon oncle et M. Halt ont pris un billet d'aller et retour par le chemin de fer, dit ensuite le gamin, en continuant à se parler à lui-même. Bon voyage ! Moi, je n'aime pas la société, quand je suis en affaires. Je crois que je ferai mieux d'aller attendre tranquillement le passage du bateau de Québec.

Et notre ami s'éloigna ; et bientôt il ne fut plus qu'un point noir, dans la nuit qui commençait à devenir épaisse.

CHAPITRE VI

UNE VISITE CHEZ Mlle MARSY

Joe était un garçon actif et connaissant le prix du temps. Nous l'avons laissé la veille au soir, à Trois-Rivières. Le lendemain matin, il débarquait avec le bateau de Québec dans le port de Montréal, et avant neuf heures, il était en observation rue Dorchester, aux abords de la maison occupée par la famille de Mlle Marsy.

Le père de la jeune fille était un riche commerçant. La maison qu'ils habitaient était richement décorée et meublée avec un grand luxe ; et le salon était orné d'une foule d'objets d'art provenant des pays les plus divers, dans lesquels il était facile de reconnaître les souvenirs de nombreux voyages.

Si nous pénétrons dans ce salon, vers trois heures de l'après-midi, pendant que Joe continue patiemment sa faction au dehors, nous trouverons Mlle Marsy engagée, depuis quelques instants déjà, dans une conversation fort animée, avec un visiteur qui ne vous est pas encore connu.

M. Ralph Turner, le visiteur en question, est un jeune homme grand et mince, habillé avec une élégance et une correction irréprochables. Au premier abord, il n'est pas sans avoir quelque vague ressemblance de tournure avec Robert Halt, mais ses yeux noirs et fuyants, donnent à sa physionomie une expression toute différente. Son regard a quelque chose de trouble, dont on ne se rend pas bien compte, mais qui ne semble pas fait pour attirer la sympathie.

Il se tient debout, en faisant basculer une chaise sur laquelle ses mains sont appuyées.

En face de lui, Mlle Marsy est assise sur un canapé et paraît prendre un malin plaisir à l'embarras de son interlocuteur.

— Asseyez-vous, je vous en prie, M. Turner. Si vous continuez à traiter aussi durement ma pauvre chaise, vous allez la mettre en morceaux.

— Il n'y a pas de danger, dit M. Turner en lâchant la chaise. Mais je vois qu'aujourd'hui votre mauvaise humeur s'acharne sur mes moindres gestes.

— Ma mauvaise humeur ! répéta la jeune fille, vous êtes sévère, M. Turner. Vous êtes la première personne qui ait songé à me reprocher en face quelque chose d'aussi peu comme il faut.

M. Turner se laissa tomber sur sa chaise, comme un homme accablé de douleur.

— Je vois bien, dit-il après un moment de silence, que, depuis quelque temps, vous n'êtes plus la même avec moi, mademoiselle, et j'en souffre cruellement. Dites-moi en quoi je vous ai offensé.